

VIII

Nuages sombres



RÈS affectée de voir conduire son père en prison; Marguerite la loucharde regagna en pleurant son échoppe au champ de foire.

Ceux des Parisiens qui n'avaient pas assisté à la bagarre et qui voyaient Marguerite en pleurs dans les rues, se demandèrent ce qui pouvait être arrivé et les gamins, badauds et comères la suivirent jusqu'à son échoppe.

Les forains accoururent immédiatement pour avoir des nouvelles et comme ils trouvaient en Alexandre une bonne attraction pour la foire, ils se mirent à maudire Melchior Blanc.

Dans l'après-dîner la foule devint encore plus compacte que le matin et l'arrestation arbitraire, comme les forains l'appelaient, fut décriée comme une atteinte à la liberté.

De sourdes menées devaient avoir été faites contre la reine, car il était singulier de voir combien ceux qui avaient soutenu mordicus son innocence et qui l'auraient défendue au prix de leur sang, étaient devenus tièdes et n'élevaient plus la voix.

L'artisan — que nous avons rencontré à la taverne où Melchior Blanc s'était si outrageusement grisé — paraissait cependant avoir gardé toute sa conviction, car c'est lui qui intervenait de temps en temps, quand on accusait la reine, même des choses les plus incroyables.

La foule avait fini par prendre une attitude menaçante. Des cris séditieux se faisaient même entendre, jusqu'à ce que retentit soudain le cri :

— Il faut qu'on le remette en liberté !

Ce cri, poussé par un seul homme, fut répété par une centaine d'autres personnes et il semblait trouver de l'écho dans le cœur de la majorité des Parisiens se trouvant au champ de foire, car les pcings se levèrent menaçants et, tout en agitant

les chaperons, les hommes crièrent tous ensemble :

— Il nous faut Alexandre !

— Amis, dit alors un jeune homme, amis, un pauvre diable a été arrêté parce qu'il s'est permis de dire une chanson dans laquelle il est fait allusion à la reine. Est-ce notre faute si une telle chanson a été dite ? Nous avons pris l'habitude d'écouter Alexandre qui sait mettre en vers le moindre évènement. Puisque la reine est retenue prisonnière, pourquoi ne pourrions-nous pas en parler ? On ne peut cependant faire rien de plus grave que d'emprisonner quelqu'un et celui qui le fait doit être certain de la culpabilité. En maintenant la reine en prison on porte gravement atteinte à son honneur et je me demande si celui-ci sera atteint davantage parce que l'un de nous s'est permis de rappeler les faits qui se sont produits au Louvre.

— Dubois a raison !... C'est ainsi !... En avant ! Il nous faut Alexandre !...

Qui pourrait expliquer la spontanéité avec laquelle se produisent parfois les mouvements populaires ? On aurait cru assister à une chose combinée, arrangée, réglée d'avance, tellement était grande la

régularité avec laquelle se forma la colonne qui marcha sur le Louvre.

C'est en chantant et animés d'une unique pensée — intervenir pour Alexandre — que ces gens poursuivaient leur marche. Il y avait du reste longtemps que le peuple attendait une occasion de manifester dans les rues de Paris — c'est un besoin qui se fait sentir de temps en temps chez lui — quand l'arrestation d'Alexandre vint lui en fournir l'occasion.

Melchior Blanc et ses hommes étaient assis autour d'un grand feu de bois, car le temps devenait froid, surtout sur le soir. Chacun y était déjà allé de son petit conte, comme on a l'habitude de le faire aux corps de garde pendant les longues soirées d'hiver, quand les chants et les cris de la foule arrivèrent jusqu'aux soldats. Ils tendirent l'oreille et se regardèrent avec étonnement, quand soudain la sentinelle fit irruption en s'écriant :

— Alerte ! sergent ; je crois que c'est à nous qu'on en veut... Je crois avoir distingué le nom d'Alexandre parmi les cris divers que pousse la foule.

— Aux armes, mes amis ! s'écria Melchior ;

nous allons voir ce qui se passe. Je veux être transformé en éléphant, si je ne leur fait pas trouer la peau s'ils osent s'attaquer à nous... A-t-on jamais vu ! Paris qui se soulève pour une semblable bagatelle !

La foule était maintenant arrivée sur la place du Louvre et il était visible qu'elle se dirigeait vers le palais royal.

— Prevenez le ministre Labrosse, ordonna Melchior et dites-lui que toutes les mesures sont prises. Allons, mes enfants, je compte sur vous !

La foule s'arrêta devant le palais où elle se mit à crier : Alexandre ! Alexandre !...

— Comme cet homme doit être fier dans son cachot, dit Melchior Blanc ; c'est ainsi que dans le temps on appelait les vainqueurs romains. Mais voyez donc là-bas... on dirait qu'ils prennent la chose au sérieux. A moi, les hommes !

Dans la foule se trouvait en effet un homme tenant en main un objet pesant qu'il s'appêtait à lancer dans une des fenêtres donnant sur la place. C'étaient les fenêtres des appartements royaux et Melchior craignait avec raison que pareil fait aurait pu devenir le signal d'une émeute sérieuse,

car le roi pouvait perdre sa longanimité et se montrer alors au peuple.

Melchior courut donc à cet homme et il eut encore le temps de lui saisir le bras et de le serrer à tel point qu'il dut lâcher l'objet.

Le sergent jugea cependant prudent de ne pas incommoder autrement l'individu, afin de ne pas exciter davantage les esprits et, se tournant vers les soldats, il ordonna :

— Que le palais reste dégagé jusqu'à vingt pas. Faites usage de vos armes contre quiconque chercherait à franchir cette limite.

Melchior jugea alors le moment venu de jouer gros jeu. Croisant les bras il se plaça devant la foule qu'il regarda d'un air hautain :

— Que voulez-vous ? dit-il.

— Alexandre ! Alexandre !... fut la réponse.

Melchior paraissait ne pas être né pour jouer le rôle de diplomate, car non seulement il perdit immédiatement son sang-froid, mais il négligea par trop la forme, car il répondit rudement :

— Alexandre, Alexandre !... Il est joli, votre Alexandre ! Je vous le donne comme cadeau de Saint Nicolas et Marguerite la loucharde par-dessus le marché...

Si excités que les Parisiens parussent être, les paroles du sergent appelèrent cependant sur leurs lèvres un sourire involontaire ; mais après un instant les cris reprirent avec plus d'insistance encore :

— Alexandre ! Alexandre !... Il nous le faut !

— Ecoutez un peu, braves gens, dit Melchior. Vous jouez ici un jeu fort dangereux. Un pauvre diable de chanteur des rues a outragé la reine...

— Elle n'est plus notre reine ! s'écria-t-on de divers côtés. C'est une empoisonneuse !

— Qu'en savez-vous ? répondit le sergent. La cour de justice s'est-elle déjà prononcée ? Aussi longtemps que Sa Majesté n'est pas condamnée, vous devez la considérer comme étant innocente...

— Non !... Non !

— Eh bien ! s'écria Melchior en devenant aussi rouge qu'un homard cuit et en serrant nerveusement dans la main la poignée de son épée, eh bien ! puisque vous le prenez sur ce ton, vous n'aurez pas votre Alexandre, quand même vous danseriez tous sur la tête. Vous pâtirez d'ailleurs tous de ce que vous faites aujourd'hui, car le roi, qui a accordé de nouveaux privilèges à votre ville, il n'y a pas bien longtemps et qui vous a donné

tant de preuves de sa bonté, se trouvera certainement froissé de votre conduite.

— Vive le roi ! Vive le roi !... Tel était le cri que poussait maintenant la foule et qui n'était pas seulement une flatterie. C'était peut-être l'amour pour le roi qui avait tant surexcité les esprits contre Marie de Brabant, car le peuple croyait bien que c'était elle qui avait apporté le malheur dans la maison de France.

Melchior était tranquilisé. Il croyait que le danger était détourné et d'une voix qu'il cherchait à rendre aussi agréable que possible, il dit :

— Rentrez maintenant chez vous, braves gens, et tout sera pardonné et oublié.

— Non ! Non !... Nous ne partirons pas avant qu'Alexandre n'ait été remis en liberté.

Et les cris reprirent de plus belle :

— Alexandre ! Alexandre !

Ceux qui se trouvaient aux derniers rangs de la foule commencèrent alors une poussée en avant. Melchior vit immédiatement le danger, car la garde n'aurait pu résister longtemps, et il comprit que l'énergie seule pouvait conjurer ce danger.

Il commanda :

— Soldats, garde à vous ! Au premier commandement, attaquez !

La foule paraissait cependant être disposée à se soulever et des choses regrettables devaient se produire infailliblement, quand soudain une murmure de surprise parcourut les premiers rangs.

La porte du Louvre s'était ouverte et Henri de Valois parut, monté sur un superbe étalon noir.

Il promena sur la foule un regard plein de calme et il était visible que ce qu'il faisait était uniquement un acte de fidélité au roi, car son visage exprimait plutôt la tristesse.

Il poussa doucement sa monture vers la foule devant laquelle il s'arrêta ; puis il leva la main pour indiquer qu'il désirait parler.

Comme le silence ne paraissait pas vouloir se faire dans les derniers rangs, où l'on ne comprenait pas ce qui se produisait aux premiers, Henri de Valois se tourna vers le palais, fit un signe et aussitôt un long roulement de tambour se fit entendre.

Alors le silence se fit comme par enchantement et la voix mâle du jeune homme retentit jusqu'au bout de la place :

Au nom du roi, tous les attroupements sont défendus. Les rassemblements de plus de cinq personnes seront cernés et les contrevenants à l'ordre royal seront sévèrement punis.

Henri de Valois fit un nouveau signe, auquel répondit un second roulement de tambour et il poursuivit :

— Sa Majesté ordonne que chacun quitte immédiatement cette place et elle fera respecter rigoureusement cet ordre.

L'apparition d'Henri de Valois paraissait avoir fait de l'impression, car l'effervescence fut bientôt calmée. La foule quitta la place en silence, suivie des regards triomphants de Melchior Blanc qui avait la conviction d'avoir rendu un signalé service au roi.

De l'anti-chambre de ses appartements Philippe avait assisté à la scène qui se passait sur la place et c'était grâce à Breno qu'il ne s'était pas montré témérement à la fenêtre.

Le bouffon lui avait fait comprendre qu'il ne seyait pas à sa dignité royale d'aller parlementer directement avec le peuple, d'autant plus que celui-ci pouvait dire, non sans raison, qu'il avait commencé par ajouter foi à la culpabilité de la

reine à la suite des agissements du roi.

C'était au moment où Breno donnait fort sérieusement ce conseil, comme s'il avait été le conseiller du roi, que le ministre Labrosse entra pour mettre le souverain au courant de ce qui se passait.

— Je sais tout, lui dit le roi.

— Que désire Sa Majesté que fasse son humble serviteur ?

— Absolument rien ; les ordres sont donnés.

Le roi avait en effet fait transmettre ses ordres par Breno à Henri de Valois qui, comme nous l'avons vu, était sorti du Louvre pour les faire connaître à la foule.

Depuis ce qui s'était passé avec le geôlier, Labrosse avait remarqué un changement chez le roi. Il avait réfléchi longtemps à la ligne de conduite qu'il aurait pu suivre pour effacer la mauvaise impression produite par cette affaire et il s'était dit finalement, qu'il était préférable de ne pas insister et de profiter de la première occasion qui se présenterait pour soulever la question.

Labrosse crut donc que l'occasion était bonne et quand il vit que le roi ne lui prêtait aucune

attention, il s'avança vers celui-ci et le regardant en face, il lui dit d'une voix empreinte de tristesse :

— Que Sa Majesté daigne m'excuser si je me permets de lui demander respectueusement pour quelle raison elle punit son serviteur par une si grande réserve.

Le roi, à cette question, releva la tête pour retomber aussitôt dans ses réflexions.

— Dois-je considérer le silence de Sa Majesté comme un ordre de ne pas insister ou bien son vieux et fidèle serviteur peut-il encore espérer recevoir un mot de consolation ?

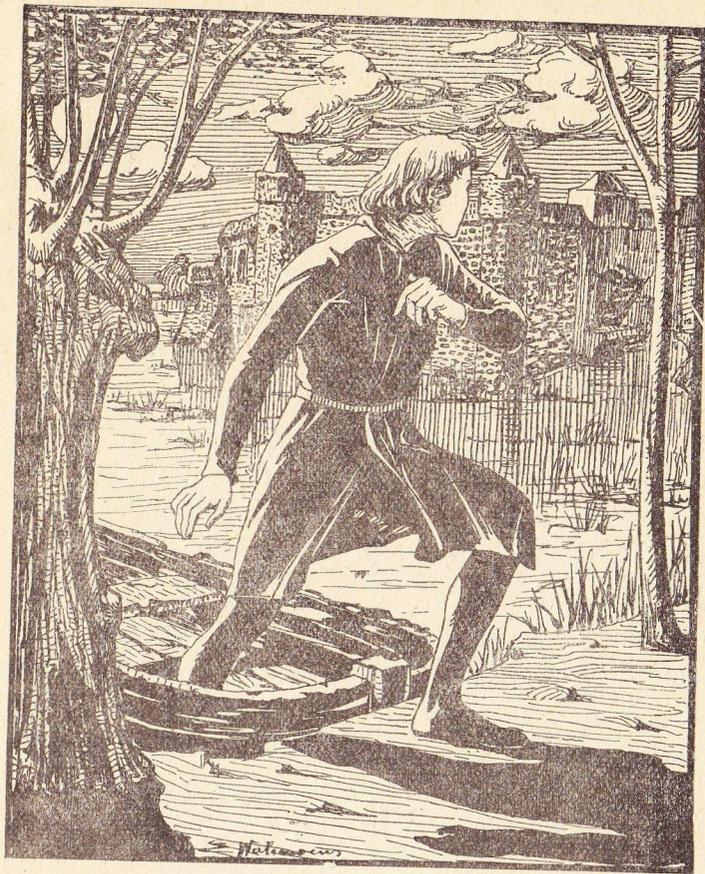
Le roi parut être irrité. Relevant nerveusement la tête et, regardant Labrosse avec sévérité, il lui répondit d'un ton mordant :

— Je ne sais si je vois en ce moment devant moi un serviteur qui a failli ou bien le plus grand scélérat que porte le sol de France.

Labrosse se mordit les lèvres et répondit avec instance :

— Sire, vos paroles sont dures et j'ose le dire avec la pleine conviction du devoir toujours accompli.

— Le devoir accompli, répéta Philippe, le



Evasion de Charles Labrosse.

devoir accompli... Un doute terrible est né chez moi depuis quelques jours et lentement est née aussi chez moi la conviction, que sans votre malice, que je vois maintenant, le malheur ne serait jamais arrivé aussi loin. J'ai eu confiance dans vos présomptions, dans vos témoignages ; j'ai eu la confiance aveugle, comme un enfant. Au lieu de rechercher si le coupable ne pouvait se trouver ailleurs, j'ai fait emprisonner la reine à la suite de votre témoignage et de celui d'une autre personne qui prouve maintenant, par son dévouement et sa fidélité, que son témoignage était tout au moins quelque peu forcé ; j'ai nommé Melchior Blanc.

Labrosse éprouvait la sensation d'un naufragé qui sent se dérober le navire sous ses pieds et s'accroche à tout ce qui peut lui servir de planche de salut. Il s'écria donc en fondant en larmes :

— Sire, Sire, on m'a rendu suspect à vos yeux ; je n'ai pas mérité cette méfiance.

— Taisez-vous, s'écria le roi en se redressant vivement, taisez-vous, car votre lâcheté vis-à-vis de la reine, les mauvais traitements qui lui ont été infligés par vos ordres, constituent déjà

des preuves suffisantes pour que je m'éloigne de vous.

Il marcha sur le courtisan interloqué et lui dit en face :

— Je ne sais pas pourquoi des lâches, comme vous, ont encore l'excuse de leur grand âge ! Si ce motif ne me retenait, je vous ferais châtier sur le champ pour votre conduite blâmable.

Et, saisissant Labrosse à la gorge, il le secoua avec rage, puis le poussa violemment dans le couloir juste au moment où Breno voulait rentrer. Le bouffon dut se jeter de côté pour éviter le contre-coup.

— Cousin, dit-il au roi, n'avez-vous donc plus de valets pour exécuter pareille besogne ? Je vous donne le bon conseil de vous laver immédiatement les mains.

Comme il voyait que le roi n'était pas disposé à écouter ses plaisanteries, il se retira au bout de quelques instants pour aller trouver son ami Melchior Blanc au corps de garde où il faisait plus gai.

Les évènements de la journée y faisaient évidemment l'objet de la conversation, mais tous les soldats se mirent à rire en voyant entrer Breno qui, la main tendue, se dirigea vers le sergent.

— Melchior, dit-il, je suis content de vous. Je viens de le dire aussi à mon cousin : « ce Melchior est un homme de valeur ». Mais où avez-vous donc appris à faire des discours, Melchior ? Vous parliez comme un chef d'armée... Et puis votre maintien rempli de noblesse ! Comme ceci...

Il imita la posture de Melchior devant la foule, fit mine de tirer l'épée et commanda aux soldats.

— Quand mon ami Charles Labrosse rentrera au palais, ajouta le bouffon, je demanderai pour vous et pour tous vos braves une récompense dont vous serez satisfaits : un cruchon du meilleur vin.

— Charles Labrosse, dit Melchior... Il me semble qu'il tarde tant à revenir. Avez-vous déjà reçu de ses nouvelles ?

Breno n'avait rien appris, mais il dit à Melchior que le roi aussi s'était déjà informé de Charles. Le Ministre avait répondu que le jeune homme lui avait déclaré qu'il resterait peut-être encore quelques jours auprès de son ami quand la partie de chasse serait terminée.

— Je vais aller trouver mademoiselle Blanche, dit le bouffon ; nous apprendrons bien quelque chose, j'espère.

Il trouva Blanche fort triste et très inquiète

au sujet du jeune homme, mais elle ne dit cependant pas qu'elle le savait en route pour le Brabant.

Il y avait longtemps que Charles devait être revenu ; elle faisait toutes sortes de suppositions pour s'expliquer le retard, mais elle craignait aussi pour le bien-aimé, car à cette époque de nombreuses bandes de brigands infestaient les grands chemins. N'était-il pas devenu la victime d'une de celles-ci ?

D'un autre côté elle avait cependant confiance dans le courage et le sang-froid de Charles. Qui sait s'il n'attendait pas à Bruxelles le retour du duc Jean, qui pouvait avoir été absent au moment de l'arrivée de Charles...

Entretiens le jeune homme se désolait au bourg de La Roche, se demandant s'il verrait jamais luire l'heure de la délivrance.

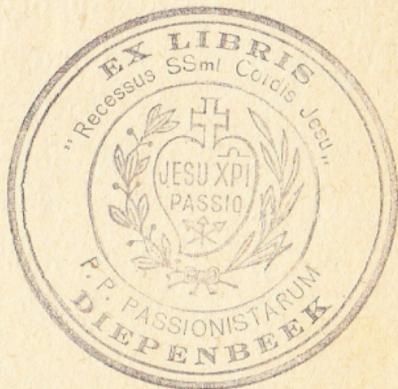


Marie

de

Brabant

PAR Mr. HUBERT †
DESSINS DE †††††
††† E. WALRAVENS



ANVERS
L. OPDEBEEK
57, Rue St. Willebrord, 57
1904

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre		Page
I	La Princesse Marie	I
»	II Desseins scélérats	» 28
»	III L'empoisonnement	» 71
»	IV Un nouvel hôte au Louvre	» 141
»	V Un témoin encombrant	» 177
»	VI Une étoile qui pâlit	» 191
»	VII Acte d'héroïsme de Melchior Blanc	» 220
»	VIII Nuages sombres	» 245
»	IX Tu récolteras ce que tu auras semé	» 262
»	X Surprise !	» 306
»	XI Charles Labrosse à Bruxelles	» 345
»	XII La vengeance d'Alexandre	» 364
»	XIII Innocence et désir de vengeance	» 384
»	XIV Le jugement de Dieu	» 441
»	XV Le châtimeut	» 470